

**PARADIS, CLEF EN MAIN**

**De la même auteure**

*Putain*

Le Seuil, coll. « Points », n° P1020, 2001

*Folle*

Le Seuil, coll. « Points », n° P1381, 2004

*À ciel ouvert*

Le Seuil, 2007

*L'Enfant dans le miroir*

(illustrations de Pascale Bourguignon)

Marchand de feuilles, 2007

**NELLY ARCAN**

# **PARADIS, CLEF EN MAIN**

ROMAN



Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de l'aide accordée à notre programme de publication, et la SODEC pour son appui financier en vertu du Programme d'aide aux entreprises du livre et de l'édition spécialisée.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour nos activités d'édition.

Gouvernement du Québec – Programme de crédits d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC

Conception graphique de la couverture : Marc-Antoine Rousseau

Composition typographique : Nicolas Calvé

Révision linguistique : Annie Goulet

Correction d'épreuves : Annabelle Moreau

© Nelly Arcan et Les 400 coups, 2009

Dépôt légal – 4<sup>e</sup> trimestre 2009

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

ISBN 978-2-923603-21-6

Diffusion au Canada : Diffusion Dimedia

Diffusion en Europe : Le Seuil

Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est interdite.

Une copie ou reproduction par quelque procédé que ce soit, photographie, microfilm, bande magnétique, disque ou autre, constitue une contrefaçon passible des peines prévues par la loi du 11 mars 1957 sur la protection des droits d'auteur.

Tous droits réservés

Imprimé au Canada sur les presses de Transcontinental Gagné.

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Arcan, Nelly, 1973-2009

Paradis, clef en main

ISBN 978-2-923603-21-6

I. Titre.

PS8551.R298P37 2009

C843'.6

C2009-942138-0

PS9551.R298P37 2009

## C'EST MA VIE

ON A TOUS DÉJÀ PENSÉ SE TUER. Au moins une fois, au moins une seconde, le temps d'une nuit d'insomnie ou sans arrêt, le temps de toute une vie. On s'est tous imaginé, une fois au moins, s'enfourner une arme à feu dans la bouche, fermer les yeux, décompter les secondes et tirer. On y a tous pensé, à s'expédier dans l'au-delà, ou à s'envoyer six pieds sous terre, ce qui revient au même, d'un coup de feu, *bang*. Ou encore à en finir sec dans le *crac* de la pendaison. La vie est parfois insupportable.

C'est ainsi.

Ça vient, ça prend à la gorge, et ça passe.

Dans le meilleur des cas.

Il y a des gens pour lesquels ces pensées ne passent pas. Elles se coincent dans l'embrayage. Elles s'imposent, elles s'impriment, elles les suivent pas à pas, dans leur dos, elles les attendent à chaque tournant,

elles regardent par-dessus l'épaule dès le réveil jusqu'au soir, elles les traquent jusque dans leurs rêves. Pour eux, la vie est une impasse, un cul-de-sac, à cause d'un événement malheureux, d'une perte, d'un abandon, d'une mort, mais surtout parce que la vie est naturellement, de tout temps, invivable. Tous les jours, ils sont pourchassés par les images éblouissantes de leur propre mort, images primordiales auxquelles la souffrance s'arrime, s'accroche ; ils sont possédés par le climax de leur libération, ce moment où la vie quitte le corps, ils se tendent au complet vers cette fraction de seconde où la fin, la vraie fin, la dernière, au-delà de quoi la souffrance n'est plus possible parce que sans support organique pour lui donner forme, survient. Des gens pour lesquels les moments de répit n'existent pas ou se présentent en si petit nombre et en si courte durée qu'ils passent inaperçus. Pire : ces répits ne contribuent qu'à ramener, avec plus de force encore, la tension dramatique de leur quotidien, de leurs pensées bourdonnantes, inlassables de noirceur, harassantes comme un essaim d'abeilles impossible à chasser du revers de la main, à moins d'être piqué, mangé.

Des gens comme moi. Je devrais dire : comme moi *avant*. Avant de voir en personne ma propre mort, la grande faucheuse toute proche, en gros plan, une mort pensée d'avance, achetée et planifiée. De cette mort-là je suis sortie vivante. Dans cette survivance, je n'ai qu'une envie, celle de vous parler. De ça. De ce mal-là.

Nous sommes au Québec. C'est important. Il se trouve que beaucoup de gens, ici, veulent mourir, comme ça, pour rien, pour tout, parce qu'ils souffrent, parce qu'ils en ont marre, parce que la vie est une punition, parce que chaque jour est un jour de trop. D'un autre côté, la situation géographique et l'histoire d'un pays n'importent pas : l'idée de soulager ceux qui ne veulent plus vivre, comme les grands brûlés, les cancéreux, les paralysés, n'est pas nouvelle. C'est même une pratique déjà répandue en traînée de poudre aux quatre coins du monde.

La date d'aujourd'hui n'a pas d'importance non plus. Notre temps continue de perpétrer celui d'avant, ses babioles en plus, ses accessoires, du bonbon, des prothèses qui prolongent le corps, qui le rendent plus rapide, plus efficace, le propulsant dans l'espace ou le plongeant dans les fonds marins, et qu'on appelle technologie.

Rien de neuf, donc, sous le soleil de l'humanité. Le monde va mal comme il en a l'habitude. Par endroits, il se porte mieux, comme chez nous. Des guerres, ancestrale distraction des hommes, ont cours au moment où je parle, réparties comme il est de mise dans ses régions les plus miséreuses et aussi les plus riches en matières premières.

L'Amérique du Nord est encore une terre où il fait bon vivre, où il est possible de s'occuper de ses affaires sous toutes réserves, mais dont la sécurité est à chaque jour menacée. Surtout dans la bouche des politiciens. Ces menaces virtuelles se matérialisent parfois, elles arborent un visage réel sous la forme

d'attaques attendues mais toujours impromptues qui soulagent aussi bien l'Amérique que ce qu'il est convenu d'appeler ses « ennemis » ; l'Amérique n'en peut plus d'avoir peur dans l'indétermination du vide, d'attendre sous tension que ses villes stratégiques explosent, elle qui veut entourer de chair sanglante ses investissements, ses forces vives, ses nouvelles trouvailles, son esprit guerrier pour la paix. Sa marche mondiale à suivre.

Toutes proportions gardées, nous sommes toujours du côté du Bon Dieu.

Je m'appelle Antoinette Beauchamp, mais mon nom ne compte pas. N'ayons pas peur : je n'en ai plus besoin. Quand la vie sociale se résume à une mère, mieux vaut ne pas en avoir, de nom. Tomber dans l'anonymat comme on quitte la région pour tomber dans la grande ville peut être réconfortant, une façon de se mettre à l'abri des réclamations comme des regards de travers, surtout quand la seule personne dont on peut voir le visage est aussi celle qu'on déteste le plus.

Ma mère est riche par héritage et elle a quintuplé sa fortune en fondant une compagnie de cosmétiques vendus partout dans le monde appelée Face The Truth. Elle n'a rien inventé, comme la plupart des gens très riches : des produits coûteux qui domptent, à coups de formules hydratantes, faits de cellules, de protéines, de suppléments, brassés à feu doux avec des ingrédients miracles, le vieillissement. Surtout celui du visage. Une femme de tête, une femme forte qui a œuvré pour la beauté. Jusqu'au



jour où la beauté a commencé à œuvrer pour elle, par fructification, par rentabilité : la beauté, en devenant technologie, a trébuché sur elle-même, elle est devenue l'esclave de ses créateurs, de ses menteurs.

Ma mère m'a toujours fait vivre comme elle a toujours fait vivre Léon, son frère étrange et inadapté, mon oncle adoré qui a choisi de rester dans l'ombre et de devenir bibliothécaire, une rareté de nos jours, qui est aussi un amoureux des volcans, de leurs éruptions, de leurs sommeils ou de leurs réveils, de leur activité, de la splendeur de leur force de destruction.

Un frère pour elle et un oncle pour moi. En dehors de nous, un dépositaire d'œuvres oubliées, imprimées sur un papier criminel, tueur d'arbres, enleveur et destructeur de mère Nature, cette nourrisse planétaire, des livres qui d'ailleurs n'intéressent qu'une parcelle infime de la population.

Quand j'avais quinze ans, Léon s'est suicidé. Son père à lui, le père de ma mère, aussi. Dans la famille, ça court. Personne n'est jamais élevé par les voisins.

Moi, j'ai été serveuse dans un bar, vendeuse de lingerie, classeur d'annonces classées sur le Web, gardienne de nuit dans des centres commerciaux et des hôtels. Je n'ai rien fait de ma vie, sauf la rejeter.

Ma mère riche et esclavagiste m'appelle Toinette. C'est proche de Toilette. Je ne dispose que d'une lettre pour me différencier du trône, de la bol. Le plus drôle, c'est que la parenté si frappante ne m'est apparue qu'il y a deux ans. Quand on pense que je vis aujourd'hui dans mon lit, que j'urine et défèque

dedans, que je baigne en permanence dans une grande chiotte blanche matelassée, ce petit nom d'amour de mère n'est plus nécessairement déplacé. Il tombe au contraire à point nommé.

Depuis deux ans, je suis paraplégique. Une tragédie qui se rejoue chaque fois que j'ouvre l'œil. Qui marche bien, si on considère que je suis toujours vivante après un suicide raté, pourtant réglé au quart de tour, dans le moindre détail. Ce ne sont pas le jour et la nuit qui régulent mes journées, qui les séparent en tranches d'heures à dormir ou à rester réveillée dans mon lit, mais les visites de ma mère. Une teigne nécessaire. Une survie malodorante. Une fois par jour, à heure fixe. Une heure fixée par elle comme un métronome increvable. En dehors de ces visites pénibles, inéluctables, le temps s'enroule autour de mon avachissement sans rémission, d'un corps relâché pour de bon dans un lit d'une sophistication inouïe, adapté à mon statut d'handicapé lourd.

Par désespoir, ma mère consent parfois à me fournir en alcool. De toutes les boissons, c'est la vodka blanche que je préfère, mêlée à du jus de fruits. C'est le plus beau cadeau que ma mère puisse m'offrir quand rien ne me retient plus de la blesser, de l'injurier, quand je deviens intenable, enfant surexcitée sans activité physique autre que celle de ma bouche qui s'ouvre, élastique, qui parle, qui hurle, qui jacasse sans arrêt, même fermée, ou encore celle de mes bras, qui lancent des objets par terre, sur les murs. Ce qui ne l'empêche pas, ma mère, de me punir ensuite par des larmes de repentir chaque fois

qu'elle me retrouve recouverte de matières vomies ou encore délirante, quand elle m'entend la menacer de la tuer coûte que coûte, quand elle me surprend en train de hurler à l'adresse du plafond que je menace du poing.

Que je trouve du plaisir au délire éthylique en rajoute à sa détresse, que je jouisse du contact avec ma vomissure la surpasse. Une victoire sur la toute-puissance de son corps en santé, supérieur, médicalement, prémuni contre ces signes visibles et haïssables de la vieillesse, son corps si familier et inhumain, à l'épreuve des excès qu'elle repousse comme une athlète en performance.

Dans ma vie, vomir est un événement. Un clou de soirée. Le vomissement est l'une des seules activités sur laquelle j'ai un contrôle, en dehors de ma voix qui me narre à moi-même cette histoire, en circuit fermé. Urine et excréments sont une affaire de tuyaux hors de ma vue, qui commence par des sacs dont le contenu est pompé sous mon lit pour s'en aller, toujours dans des tuyaux, derrière un pan du mur où se trouvent d'autres contenants mystérieux, de nature médicale, que je ne vois pas. Des poupées russes de solides et de liquides qui s'échappent de mon cul et qui sont cachés de moi. Seule ma mère a un lien physique avec eux. Ma merde, ma pisse, ne génèrent aucune sensation corporelle quand elles me quittent par pompage de tuyaux.

Mère et merde, une autre parenté de mots, que je ne commenterai pas : elle et moi, on est dans le même bain, on vient du même moule.

On croit que ce n'est pas une grande perte que de ne pas se sentir chier. Ce n'est pas vrai : au moment où toute communication est rompue avec sa propre merde, elle devient obsédante comme une tache dans l'œil et non seulement on ne l'a pas perdue, sa sale merde, mais elle s'impose en rebroussant chemin jusque dans l'esprit pour s'y étaler et le corrompre. On devient un bébé, un enfant condamné à la malpropreté, qui inspire la pitié. De l'indigence sans réhabilitation.

Il m'arrive parfois de rêver que je suis aspirée par ces tuyaux et que je me retrouve, fraîche, de l'autre côté du mur qu'ils perfusent, dans un monde ensoleillé et verdoyant où je peux courir, fuir à toutes jambes.

Mes jambes, les vraies, les réelles, les mortes, sont ce que j'ai de mieux : très longues, minces et imberbes. Des jambes ironiques, de la guenille de luxe. À rendre fous de désir les hommes et folles de jalousie, ou de douleur confuse, les femmes.

Depuis que je ne marche plus, je me suis mise à parler. Un vrai moulin. Un flot continu de paroles. Un jet comme de la bile enragée, un geyser ininterrompu de blabla dans le beurre de mon environnement immédiat : une pièce aux murs roses entre lesquels je suis toujours seule ou bien avec ma mère, ce qui est pire ; de grandes fenêtres aux rideaux diaphanes vert pomme, ma couleur préférée, une télécommande à fonctions multiples et un plafond blanc qui me sert d'écran sur lequel je peux regarder des films, surfer sur le Web et jouer à des jeux, regarder de la *porn*

sans rien ressentir sinon un malaise provoqué par l'incompréhension, ou encore l'ennui d'un biologiste qui doit faire l'inventaire de toutes les vermines possibles au bout de son microscope.

Plus important : je peux y écrire avec le son de ma voix. Le plafond, c'est aussi ma tête et les pensées qui s'y bousculent, qui jouent des coudes dans la promiscuité, ce sont mes mains, ma bouche, le reflet de ma mobilité perdue. C'est mon passé. C'est toute ma vie. Je peux effacer ma voix écrite en prononçant ce mot : « effacer ». Ou la corriger avec cet autre mot : « corriger ». Ma vie pourrait être un terrain de jeu, mais le plafond, c'est aussi ma mère. Enfin, je pense. Oui, tout se paye, toute bonne chose a un prix élevé comme les voies impénétrables de Dieu, aujourd'hui devenues des sentiers battus.

Je regarde le plafond à chaque instant et il me regarde en retour. Je crois. Ce ne serait pas dramatique s'il n'avait pas installé une intention dans son regard : la surveillance. Mon plafond m'épie, il me surplombe de son troisième œil, parce que ma mère, peu importe où elle se trouve, peu importe l'activité qui l'occupe, peut me retracer à loisir, partout dans mon lit à l'horizontal, à l'aide d'une petite caméra située en son centre, si discrète qu'il est impossible de la voir depuis ma latrine entretenue, toujours propre, intrinsèquement contaminée. Ma mère sait que je sais que la caméra me capte pour me renvoyer à elle quand bon lui semble, quand ça lui chante, mais elle continue encore de nier son existence. Sa présence au-dessus de moi est une chose que j'ai

déduite de ses paroles, de ce qu'elle me confie, de ce qu'elle sait de moi et qu'autrement, s'il n'y avait pas là une caméra cachée, si elle ne me voyait ni ne m'entendait en continu, si elle ne jouissait pas d'une omniscience usurpée jusque dans mes pensées, elle ne pourrait pas savoir. Que j'écris, que je raconte cette histoire.

Un jour, elle sera confondue, démasquée et, ce jour-là, qui sait si je ne retrouverai pas l'usage de mes jambes pour l'écraser tout à fait.

Je parle parle, jase jase, pour exaspérer ma mère contrainte à m'entendre ou à me couper la voix sous le pied, enfin j'imagine, avec sa propre télécommande. Me réduire au silence. *Mute*, aphone. Des mots, j'en ai aussi besoin, parce que ce sont eux, désormais, qui me permettent de tenir le coup, ce sont eux qui se substituent à ces jambes mortes qui m'ont ouvert bien des portes par le passé sans même un mot de ma part, sans un seul remerciement, sans un signe de tête de rien et parfois même sans un regard pour les portiers de ce monde, pour raconter l'histoire qui me lie à Paradis, clef en main.

Cette compagnie pro-choix intouchable, parce qu'impeccablement organisée, qui vous monte de toutes pièces une mort réfléchie, choisie et payée par volonté, affirment-ils, de vous conserver intacte une dignité dans la détestation de vous-même, dans la violence du dernier souffle arraché, tout ça de manière sécuritaire, efficace et hygiénique, je l'ai vue de trop près pour l'oublier.

Je suis couchée, mais je ne suis pas une tombe. Je révèle tous les secrets que je ne veux pas emporter avec moi, quand la vraie mort viendra, et c'est à haute voix que je le fais. Bientôt sur tous les toits.

Monsieur Paradis est le père incontesté de la compagnie, le fondateur de l'usine à morts volontaires qu'est Paradis, clef en main. C'est le premier homme à avoir osé mettre sur pied une compagnie offrant l'organisation méticuleuse de suicides tarifés, achetables dans une variété de forfaits. Une mort assaisonnée au goût du jour et planifiée à la discrétion du mort en herbe.

Son audace lui est venue après que son fils, suicidaire depuis l'enfance pour des raisons que tous ont voulu définir et qui restent, encore aujourd'hui, mystérieuses en raison de la variété des interprétations, s'est tué de manière si sanglante que sa mort ne pouvait être qu'un message qui lui était adressé. Ce suicide avait tout l'air d'un règlement de compte, d'un accusé de réception envoyé à sa face, comme s'il lui disait : *L'état de mon cadavre te parle de ma mort qui te regarde de près. Cette mort est l'ombre dans laquelle tu seras désormais condamné à marcher, et elle te suivra toute ta vie.*

Que son fils se soit suicidé avec une telle fureur, avec une telle détermination, l'a jeté dans un état d'impuissance qui l'a incité, des années plus tard, à l'action. Il a voulu faire revenir son fils de la mort pour mieux la lui rendre en tuant d'autres gens. Au lieu de combattre le suicide en aidant les suicidaires

à choisir la vie, il s'est battu pour garantir le succès des suicides de gens voulant en finir avec elle : la vie.

Tout le monde, selon les idéalistes de la mort érigée en droit, selon les pro-choix, les serviteurs de la compagnie, a le droit de se donner une mort certaine et sans dommages collatéraux ; et surtout, cette nécessité de la mort à s'octroyer ne doit pouvoir être proclamée que par celui qui souffre, celui dont la vie est en jeu. Chaque existence n'appartient qu'à celui qui lui donne corps : ni l'État, ni la religion, ni la société, ni la famille, ni les amis ne doivent s'interposer entre les corps et l'énergie vitale qui les anime. Disposer de son corps comme bon nous chante, même si cette disposition mène au cimetière, est un droit inaliénable.

Je n'ai pas tout saisi de la complexité de l'enjeu et des nuances idéologiques du discours de monsieur Paradis. Au contraire. Dans mon désir de mourir, le désir de mourir des autres était le dernier de mes soucis. La guerre des valeurs et des droits, je l'ai toujours laissée aux autres. Ainsi sont la plupart des suicidaires : bouffés par l'urgence de s'en aller loin des autres, de prendre la porte du monde ; réduits à leur petite personne détestée, penchés sur leur grande noirceur.

D'après les articles de presse parus à l'époque, qui relataient un premier suicide raté du fils de monsieur Paradis, il s'était intoxiqué avec des médicaments pigés au hasard dans la pharmacie personnelle du père, en quantité suffisante pour se rendre inconscient pendant des jours, mais insuffisante pour se



tuer. Car il ne suffit pas de vouloir mourir, encore faut-il viser juste dans la mort et préparer tout de l'impact de l'arme choisie, qui n'est pas toujours obéissante. Qui défigure souvent sans toucher le cerveau. Qui laisse des traînées sanglantes à l'odeur ferreuse sans qu'il y ait vidage de tout son sang. Le corps est une machine autonome qui se désiste, qui a ses propres plans d'avenir.

Monsieur Paradis a décidé, il y a cinq ans, de parler au nom de tous ceux qui souffrent d'une souffrance dite « morale » et qui décident de ne jamais en guérir. Il a choisi d'œuvrer dans l'exil, pour échapper à la justice, et pour aider les désespérés qui veulent en finir.

Une douleur morale, c'est une anguille entre les doigts : l'anguille elle-même ne peut rien faire contre son manque d'adhérence, elle ne peut s'empêcher d'être insaisissable, et elle reste donc impuissante devant son propre glissement. On appelle ça une fatalité. Ma souffrance morale à moi, elle s'écrit au fur et à mesure au plafond qui me surplombe de son omniscience. En quelque part, c'est à ma mère qu'elle s'adresse.

\* \* \*

On est mardi, jour de chaleur accablante de juillet. C'est l'heure de la visite de Dieu la Mère annoncée. Dehors, l'été torride étend sa brûlure sur tout ce qui ose constituer une surface. En marchant, les piétons trop pressés de se mettre à l'abri se taisent et se regardent à peine par économie d'énergie, elle-même

surface à flamber ou à gruger potentielle si exposée trop longtemps.

Le soleil de juillet est un terroriste qui dure tout l'après-midi, souriant à visage découvert, dont les attaques sont appréhendées et dont personne ne peut se prémunir. Dehors, les gens ne commenceront à se détendre, puis à boire et à chasser les restes d'humidité en s'épongeant le front avec des mouchoirs, qu'à la tombée du jour, où les terrasses se gorgeront de joie de vivre pour ne plus désemplir jusqu'au milieu de la nuit.

Le plat de poisson blanc que ma mère m'a apporté hier, dont les effluves beurrés me parviennent encore, est répandu de mon plein gré sur le plancher en céramique vernie. L'assiette incassable n'est pas cassée malgré mon envie folle qu'elle le soit et bien que j'aie hurlé en la lançant : « Casse-toi ! » J'ai envie de boire et, subséquemment, de vomir. En me penchant un peu, je peux repérer des bouts de fenouil caramélisé dont le jus s'est solidifié pour former une tache, elle aussi toute brillante et vernie.

Dans ma cage dorée et exigüe, qui se replie sur moi, je jouis d'un certain luxe : fine cuisine, plantes exotiques belles et inutiles dont un citronnier majestueux qui encombre mon espace vital sans me déranger, dont une plante grimpanche qui s'est emparée d'un mur de brique d'un rouge brunâtre, au fond de ma chambre.

La végétation qui m'entoure fait preuve d'une plus grande activité physique que moi. Du haut de leur autonomie, les plantes me surveillent peut-être

aussi, portant dans leur feuillage trop fourni pour rester à l'intérieur, trop vivace pour ne pas défoncer, bientôt, les limites de ma prison haut de gamme, de minuscules caméras offrant à ma mère, qui sait, un angle inédit sur ma vie alitée, assoiffée, révoltée. J'ai un train de vie enviable incluant une climatisation qui démarre et s'arrête en suivant la vague de mes humeurs, ainsi que le reste de l'artillerie technologique de pointe que je fais fonctionner comme Dieu a bâti le monde : par des ordres. Par la force du Verbe.

Ma mère et moi, on forme un couple de siamoises. Les couples qui se disputent se disputent selon un schéma de pas de danse qu'ils respectent au pied de la lettre sans le savoir. Dans leur esprit, frustrations et récriminations s'enchaînent toujours dans le même ordre et les répliques qui fusent, automatiques et identiques d'une fois à l'autre, ont battu leurs propres sentiers creusés par la répétition, sentiers impossibles à camoufler une fois que s'est imposée la fois de trop : l'herbe n'y pousse plus et la terre, aride, aurait besoin de la durée de toute une vie pour ne plus exhiber son marquage, son piétinement de couple qui se dispute dans une danse au quart de tour. Et encore. Avec ma mère, c'est ainsi. On forme un couple comme un tronc bicéphale à sens unique : le sien, à elle. L'absence de réciprocité a toujours été notre lien le plus fort.

Au loin, les pas de ma mère à peine sortie de l'ascenseur claquent dans le couloir de l'immeuble où se trouve mon enclos. Dans moins de vingt secondes,

la porte s'ouvrira et, comme toujours, je ne la verrai pas tout de suite. Comme toujours, elle me parlera avec ses paroles automatiques avant même que je l'aie en face de moi. Elle devance, brise la glace, lance et compte. Ma mère, toujours en avantage numérique. Ses pieds qui claquent de plus en plus fort portent des talons hauts, comme toujours. Le féminisme n'aura jamais réussi à casser chez les femmes leurs penchants pour la grandeur, même s'ils exigent pour se satisfaire des ustensiles douloureux comme des talons ou le redressement chirurgical des vertèbres. Dans trois, deux, un.

La porte s'ouvre, un courant d'air fait frémir le feuillage des plantes. Cliquetis de clefs déposées dans son sac à main armé.

« Toinette ?

— Toinette la Toilette !

Les pas s'arrêtent, l'exaspération de ma mère me parvient sous la forme imaginée d'yeux en l'air, levés au plafond.

— Ta scatologie me lasse, Toinette. Je te demanderais de me l'épargner.

— Alors cesse de m'appeler Toinette. »

Soupir classique de découragement suivi de pas à talons hauts vers le lit. Sentant son odeur de prédatrice affamée qui me cherche, je hurle à l'adresse du plafond où ma voix est retranscrite en mots :

« Fermer Paradis, clef en main ! »

Ma mère m'apparaît, superbe, avec son air triste de circonstance. Je la regarde par bravade en croyant à tort à ma capacité d'encaisser, à ma soi-disant

étanchéité, mais le choc a encore lieu, une fois de plus, et je faiblis : je reconnais mon visage en le sien, mes cheveux en les siens, mes épaules, mes seins inexistants. Je reconnais mes jambes perdues en celles que ma mère porte encore et actionne comme si je n'étais pas paraplégique. La peau de son visage éclairée par le soleil est lisse et sans rides malgré ses cinquante-huit ans. La dernière technique de sablage sans temps de récupération donne des résultats impeccables, elle est accessible à tous ceux qui en ont les moyens. Opération coûteuse n'exigeant aucun arrêt de travail, m'a-t-elle déclaré un jour.

Ma mère a les moyens de tout, à commencer par la jeunesse éternelle de l'épiderme. Dans sa chevelure abondante, d'un brun foncé qui rehausse le vert déjà trop vert de ses yeux, il n'y a aucun cheveux blanc grâce à Dragonax, un nouveau médicament à diffusion lente et contrôlée massivement prescrit qui s'implante sous la peau et réactive la pigmentation des cheveux qui l'ont perdue.

Aujourd'hui, l'inévitable est réversible. L'inévitable est évitable par rebroussement de chemin, par remontage dans le temps. Mais pas mes jambes. L'argent investi dans la recherche médicale va dans le sens du plus grand dénominateur commun : la maladie universelle des cheveux blancs. Tout le monde a, ou aura, des cheveux blancs ; tout le monde prend, ou prendra, du Dragonax.

« Qu'as-tu fait hier soir et ce matin ?

— Tu sais très bien ce que j'ai fait. »

Je pointe d'un index le plafond, mais ma mère ignore la direction désignée. Elle regarde plutôt par terre et voit l'assiette intacte d'où le poisson blanc et le fenouil s'en sont allés. Une défaite qui me paraît feinte se lit sur son visage où je vois mes propres yeux verts qui m'accusent de despotisme.

« Au moins, tu n'as pas vomi. »

Elle s'assoit sur le lit et jette enfin un œil au plafond, où mon écriture a disparu pour laisser place à un écran blanc, normal. Je me demande si la caméra continue de capter ma vie en images et en sons quand ma mère s'introduit dans mon intimité, quand elle s'impose en sauvage dans ma solitude pavée de couettes et de coussins, dans ma vie de chienne de luxe. Son regard cherche le mien qui part dans tous les sens comme une mouche mise sous cloche de verre, s'en saisit, l'obtient :

« Je n'en peux plus...

— C'est moi qui n'en peux plus.

— ... de faire des efforts pour une enfant gâtée qui ne pense qu'à elle...

— C'est moi qui fais des efforts. C'est toi l'enfant gâtée qui ne pense qu'à elle.

— ... qui tuent ceux qui l'approchent de trop près par ses rebuffades injurieuses...

— Tu me niaisés ? C'est toi qui tues, maman, c'est toujours toi qui as tué. Rappelle-toi Léon ! Et ton père ! »

La réplique imprévue porte ses fruits. Ma mère ébranlée prend le temps de la remuer pour en percer le sens. Une balle de laine d'acier qu'elle tente de

dérouler sans se faire mal. Son père mort. Son frère Léon, mort lui aussi. Il y a trop de morts ou de morts-vivants autour de ma mère pour qu'il n'y ait pas de lien entre elle et eux, entre son adéquation de poisson dans l'eau, sa perfection comme dans son salon, entre son indéfectibilité et le mal de vivre des autres. La comparaison est trop cruelle. Son agilité est trop lourde. Mais elle se reprend vite :

« Pourquoi ne m'aides-tu pas à t'aider ?

— C'est moi qui ai besoin de ton aide pour t'aider toi. C'est toi la malade de mère, la première métastase, c'est toi le cancer. Même ton père n'a pas pu se protéger contre ta propagation mortelle. Il s'est explosé la cervelle ! »

Ma mère me fustige du regard, je vois le diable dans ses yeux miroirs et ce diable, c'est moi. Son père, que je n'ai jamais connu, son plus grand tabou, son gouffre de silence, dont je n'ai que peu entendu parler, s'est tiré une balle dans la tête après que sa femme, mère de ma mère, soit morte d'un accident de la route dû à sa conduite téméraire, trop enthousiaste, d'une Porsche qu'il venait de lui offrir.

L'évocation de la cervelle déversée du père est la goutte de trop qui fait tout déborder. Ma mère me frappe, sa puissante claque m'atteint au visage et ma tête percute le mur derrière moi. J'ai mal en dedans et ça me fait du bien. L'envie de poursuivre dans la destruction est tombée et mes dernières paroles résonnent pendant un temps qui semble long, et au bout duquel elles sont engouffrées par le silence usé et chargé du remords qui suit tous les grands éclats.

La danse est finie. La boucle est bouclée. La conversation tout juste commencée avorte.

On ne peut pas parler aux miroirs, le face à face empêche toute circulation, toute régénération. Entre eux, c'est l'ère glaciaire, gelée et immobile. Tout à coup je me dégoûte, des larmes me montent aux yeux en même temps que celles de ma mère aux siens. Elle jette l'éponge en me révélant la présence d'un sac pendu au bout de son bras et dans lequel s'entrechoquent deux bouteilles de verre, signe d'abdication. Ce geste m'achève, finit de me ramollir, de me faire fondre.

C'est le bruit de l'alcool, sans doute de la vodka. Mon pain de ce jour. Sa main vient chercher la mienne qui n'a plus la force de la frapper, ni même de lui échapper.

« Je m'excuse, maman...

— Je sais que je ne devrais pas te faire boire...

— Je m'excuse, maman...

— ... mais je ne sais plus quoi faire...

— Oui, tu le sais, maman...

— ... je veux seulement que tu sois au moins un peu heureuse, même si c'est en te faisant boire. Tu es la seule à pouvoir décider de ce que doit être ta vie.

— Oui, maman. Je suis la seule à pouvoir décider de ma vie. Et aussi de ce que doit être ma mort.

— Non, Toinette, pas ta mort. La mort est trop grave pour en faire un commerce. Elle ne s'achète pas. La vie est trop précieuse pour se l'enlever ou la prendre aux autres, même s'ils semblent ne pas en vouloir. Surtout contre de l'argent. Ce Paradis et ses



adeptes, ces endoctrinés qui le vénèrent et se sacrifient pour lui, ce monstre paiera pour les meurtres qu'il a commis. Son heure viendra. C'est un tueur en série, applaudi par certains, mais tueur en série quand même. Tu as eu beaucoup de chance d'avoir survécu, Toinette. Léon, lui, s'est fait envoûter.

— Léon s'est envoûté lui-même. Monsieur Paradis n'a rien à voir là-dedans, il l'a seulement aidé.

— Aidé ? Être aidé à mourir ? C'est du meurtre. De l'exploitation pécuniaire de la détresse humaine. Léon avait tout pour se sortir de son malheur, il était encore jeune, il pouvait compter sur moi. Mais il était malade et il ne voulait pas se faire soigner. Il devait vivre, Toinette, ne serait-ce que pour ne pas te mettre des idées dans la tête.

— Mais arrête ! Ces idées, je les avais déjà !

— La pression morbide qu'exercent les suicidés sur leur entourage est statistiquement prouvée. Il savait que tu t'identifierais à lui. Il savait qu'il te mettait en danger en frayant avec cette compagnie, qu'il allait ajouter un maillon à la chaîne des suicides dans la famille et te motiver à perpétrer le suivant.

— Léon ne voulait pas mourir parce qu'il était malade ou égoïste. Il ne voulait pas mourir parce qu'il ne voulait pas vivre. C'est ça que tu ne comprends pas. C'est parce qu'il ne *pouvait* pas vivre. La vie l'insupportait sans que la vie ne lui ait rien fait. C'est de naissance. C'est dans le sang. Ça se fout de la démocratie et de ce que les gens croient. Ça se réveille le matin et ça ne lâche pas de la journée. Et ça prend toute la place. »

Ma mère se détourne, je ne la vois plus, mais je sais qu'elle se raccroche à une part d'elle-même qui ne veut pas entendre, qui tient à ses idées, qui se rebiffe dans son enveloppe d'acier.

« Maman, Léon voulait mourir depuis très longtemps, peut-être depuis toujours. Chaque jour était rempli de la tentation de se tuer.

— Ça, tu ne le sais pas.

— Oui, je le sais. J'étais sa confidente. Jamais il n'aurait osé se confier à toi. Tu rayannes trop, tu réussis trop, tu es trop *toute*. Les rayonnants n'ont pas d'oreilles, ils ne sont occupés qu'à ça, à leur propre complétude. »

Les gestes et les mots ne se rattrapent pas. Ils n'ont pas ce qu'il faut pour se défaire comme se défont les cheveux blancs. Ils n'ont pas leur Dragonax. Ils peuvent seulement être répétés, confirmés. Levée du corps de ma mère pendant que je pleure sans pouvoir m'arrêter. Des bruits de pompe sous le lit m'indiquent une défécation réactionnaire face à la bouteille, à la transformation de ma mère en *dealer*, en pourvoyeur de fille alcoolique. Du caca nerveux devant ma propre attitude de merde. Pendant que le paquet se rend par lui-même dans ses obscurs quartiers derrière le mur, ma mère nettoie la nourriture rejetée la veille sur la céramique.

Puis, dans la cuisinette, elle prend un verre, verse la vodka, du jus de fruits, des glaçons. Après avoir déposé le verre sur ma table de chevet, elle y place, juste à côté, la bouteille de vodka, ainsi qu'une assiette

de charcuterie agrémentée de fromages, l'ensemble comme une mission empoisonnée accomplie.

« Je te laisse puisque tu ne veux toujours pas me parler comme du monde. Je reviendrai demain.

— À demain, maman. »

La mécanique des mots est venue au bout d'elle-même. Ma mère me serre une dernière fois la main d'une main tremblante. Elle s'apprête à dire « Toinette », mais elle se retient. Sa retenue me rend coupable et moche. Ses pas lourds vers la porte, ses pas voyagés par ses jambes qui franchissent cette porte, qui s'en vont claquant dans le couloir vers l'ascenseur. La rage me saisit, mon arrogance m'aveugle tandis que l'alcool bu à grandes rasades me réchauffe la gorge. Le cœur aussi. Sous toute réserve.

Je regarde le plafond blanc. Allons, encore un effort pour écrire, pour marcher vers ma version insubordonnée des faits :

« Ouvrir Paradis, clef en main ! »

\* \* \*

Job a tout perdu par amour pour Dieu. Si j'avais été Dieu, et même en sachant que Job était soumis à l'absurdité d'une mise à l'épreuve proposée par Satan et exécutée avec ma bénédiction, sous ma scrutation perverse, jamais je n'aurais voulu de cet amour-là, pas même au bout d'un bâton de bois mort : c'est celui des chiens mouillés. C'est l'amour détrempe où l'on renonce à la distance respectueuse qu'impose l'aboïement.

Ma mère, je ne peux pas l'aimer. Ce n'est pas contre elle. Ce n'est pas une manière d'enfant gâtée de tester son endurance comme celle de Job. La haine est un garde-fou. La haine est un écran solaire qui me protège des intentions mortelles de ce qui brille trop fort, de ce qui est plus grand que moi, même si cette grandeur prodigue des soins. Ce tuage est dans la tête. C'est un truc psychologique. Les géants peuvent manger leurs enfants par accident. Ils peuvent écraser leurs enfants simplement en posant un pied devant l'autre, sans y avoir pensé, sans l'avoir voulu.

Moi, j'ai déjà tué pendant mon sommeil un chaton qui s'était lové contre mon corps élancé de jeune fille, et sur lequel il a peut-être fouiné avec son museau pour trouver des tétines avant de s'endormir en confiance. Le pauvre. J'ai dû rouler sur lui toute la nuit sans sentir son pelage à senteur de bébé, sans entendre ses miaulements dont il n'était pas encore capable, sans rien percevoir du combat touchant, parce qu'inutile, de ses pattes menues à peine griffées. Je ne l'ai même pas vu au réveil. Ce n'est qu'en revenant de la salle de bain où je m'étais longuement douchée, jusqu'à faire réagir ma mère contre le gaspillage d'eau chaude, un verre de jus d'orange à la main, que j'ai vu son petit cadavre de chaton sur le dos, au milieu du lit, les pattes repliées, les yeux fermés, sa minuscule langue rose sortie de côté comme un clitoris tiré hors de sa capuche, pendu, décroché de sa source de plaisir.

Ma mère, je ne peux pas la haïr non plus. C'est ça, le pire. Se battre contre une mère, c'est japper à contre-

courant, c'est frapper un mur, c'est ouvrir grand la gueule sur sa propre gueule mordue et grande ouverte. Tout ce que je peux faire, c'est me tenir debout, façon de parler, dans l'alternance quotidienne des cris et des pleurs de repentir, dans le cycle rapide des coups de griffes et des caresses comme des pansements sur les coups. C'est cette danse infatigable qui me garde en vie, qui établit une limite entre l'intégrité de mon corps malléable, pâte à modeler, et sa dissolution. Un bouchon sur l'engloutissement dans Dieu la Mère sans cheveux blancs. Aux pattes d'oie dans l'œil. Sinon, autant être morte depuis le début.

Ces jambes qu'elle m'a données par héritage génétique m'ont ouvert des portes qui ne menaient pas à grand-chose. Aux hommes, par exemple, dont je me suis toujours foutue. Sauf de mon oncle Léon, qui formait, aussi, un bouclier humain devant ma mère mitraille, et à qui je ressemblais psychologiquement, faute de lui ressembler physiquement, comme à ma mère. Deux jumeaux de tristesse, Léon et moi, amants de la douleur morale.

Mes jambes m'ont toujours sauvé la face, c'est vrai, mais ça, c'était avant mon épopée chez Paradis, clef en main et la paraplégie qui s'est ensuivie. Je détestais la vie et la longueur de toutes les jambes du monde mises bout à bout pour former une circonférence macabre autour de la Terre, n'y aurait rien changé.

L'absence de raisons claires et identifiables, j'allais l'apprendre plus tard, faisait partie des conditions pour être une candidate idéale aux yeux de monsieur

Paradis : un désir de mourir qui soit pur, car intrinsèque à l'existence. Vouloir se tuer par simple fait d'être en vie. Surtout, avoir honte de ne pas pouvoir se tuer seul et d'avoir peur. Car pour avoir le privilège de mourir sous la supervision de Paradis, clef en main, il faut être effrayé aussi bien par la perspective de rester vivant que par celle de ne pas avoir le courage de se tuer.

Au lieu d'être morte, je suis paraplégique : la différence n'est pas très claire. Vorace du haut, aphone du bas. Un esprit malsain dans une demi-portion. Une tête de femme folle dans une moitié d'homme.

Mon sexe est mort avec mes jambes par promiscuité, par principe d'agglutination. Peut-être aussi par une sorte de solidarité organique indépendante de la volonté humaine. On dit souvent que les parties du corps communiquent entre elles et qu'à l'image des astres, elles obéissent à la loi de la gravité, de la masse, de l'attraction, qu'elles agissent les unes sur les autres comme des aimants, qu'elles s'élancent collectivement dans le précipice quand l'une prend les devants dans la maladie, main dans la main ou à la queue leu leu, comme les moutons.

Mon sexe éteint signifie que la masturbation qui pourrait me délester de l'absence de sensations, là en bas, du vide plein de merde chargé de sang et de peau, de la vacuité qui, pour mal faire, pour faire chier, pour souligner à gros traits ma propre bêtise de m'être donnée une raison valable de mourir une fois trop tard, est impossible. Mon clitoris est comme la langue pendue du chaton que j'ai tué. Détourné de

sa fonction, tombé dans l'inutilité de l'appendice. Quand le cul, la plus accessible des compensations à la souffrance, en organe de la singerie humaine, en siège tombé en désuétude de la reproduction, est hors de portée de main alors même que l'on vit alité, quand la vie est livrée au robot, à la technique, que le mode de locomotion universelle de la marche ne marche plus, on peut dire en toute franchise qu'on est foutu.

Quand on existe dans ces conditions, on a raison de pleurer, de désespérer, de réclamer une mort propre couronnée de succès chez Paradis, clef en main.

Pourtant, je n'ai plus envie de mourir.

C'est ainsi.

La bouteille de vodka, à moitié vide, a emporté dans son semi-vidage toutes mes misères. Je ne suis ni trop saoule ni trop consciente. Je n'ai rien mangé de l'assiette de charcuterie, sauf les petits cornichons verts et une bouchée de brie. Dans peu de temps, moins d'une heure, je vais vomir.

En ce moment, je suis heureuse. J'éclate de rire pour la caméra qui me cherche. Peut-être. Encore et toujours la déduction. Je lui fais un show en montrant mes seins de rien, tout petits. Je lui en donne pour son argent, à ma mère-caméra, en pinçant mes mamelons et en hurlant des saloperies.

Malgré le bruit régulier de la pompe à urine qui signale des pipis en rafale, je me pète les bretelles de joie intense. J'ai envie de chanter et je chante n'importe quoi. Je fredonne l'air d'une polka sans savoir ce

qu'est une polka. La démesure du citronnier contient au moins deux fois plus de citrons qu'à l'ordinaire. Les fruits jaunes sont emportés dans un mouvement de grande roue et scintillent. Sur le mur de brique rouge-brun, les feuilles de la plante grimpante me saluent de leurs mains comme un seul homme, des feuilles-mains qui se comptent par centaines. Toute la chambre en frétille. Ses lianes et ramifications, entre-lacs comme des cheveux mêlés, se tendent vers mon lit pour trouver un appui à leur croissance sans fin. La verdure qui égaye mes soirées veut elle aussi participer à la fête et boire un coup.

Un jour, déclare parfois ma mère, il y aura un traitement pour me réanimer le bas. Un jour, qu'elle dit avec sa jeunesse de vieille, je pourrai à nouveau marcher. Mais avant ce jour-là, avant que le doigt médical me pointe de son « Lazare, lève-toi et marche ! », il faudra d'abord empêcher le désœuvrement de me rendre folle, il faudra d'abord que, dans l'attente de mon retour parmi les vivants, les marcheurs vers demain, je ne perde pas toute ma tête.

La bouteille est maintenant par terre avec la charcuterie et le fromage. Il faut dire à ma mère de me trouver des cigarettes, aujourd'hui devenues une drogue illégale difficilement trouvable et sévèrement punie quand surprise dans un sac à main ou le coffre à gants d'une voiture.

Le lit m'entraîne dans un faux mouvement créé par l'ivresse. Les cercles décrits s'élargissent et subissent une accélération par à-coups. Faute de voyager avec son corps, il faut bien voyager avec des subterfuges



comme ceux de ses pensées avinées qui tissent un espace à l'architecture infinie tels les morceaux d'un miroir éclaté dont les reflets se croisent au hasard, aveugles au gouffre qu'ils jettent à la vue du monde.

Il faut bien se laisser couler au fond du puits de son esprit débridé, extensible et rétractable, cosmos et bactérie, capable de rabouter tous les temps, le passé et le présent, de construire un futur et de transformer les désirs en réalité, instantanés de gloire toujours suivis d'une descente. Cette descente, c'est lorsque, après avoir chanté, je me mets à pleurer.

Le jour tombe sur la ville tandis que la tristesse, elle, se lève, se pointe, monte dans la chambre. L'envie de vomir me prend à bras-le-corps par vagues de plus en plus fortes. Bientôt, les spasmes secoueront ce qui reste de moi et les jets de vomissure, délices de soulagement, décharges concrètes de ma douleur morale, me recouvriront pour parachever le tableau du bébé nourri par forçage, puis langé.

L'anniversaire chocolaté répandu sur la bavette blanche. Le gâteau broyé, immangeable, de la boue sucrée. Une autre sorte de caca nerveux que je peux exhiber comme un trophée. Chaque fois que je parviens à faire jaillir les jets au-dessus de ma tête pour qu'ils me recouvrent le visage au bout de leur chute, et que je m'endors pendant qu'ils sèchent, continuant d'embaumer mon sommeil et de m'accompagner dans ma course rêvée, libre de jambes mortes, dégradées, en mollusque, c'est le pied.

Le rappel du passé, le présent de la paraplégie et l'alcool : voilà ce qui constitue l'espace de ma vie,

mon carré de sable, mon terrain de jeu. Mon Triangle des Bermudes où je m'enfonce joyeusement en me perdant de vue. C'est ça, être saoule. C'est ça, la drogue en général : échapper à soi-même en essorant son propre corps, faire voler en éclats sa barque alors même que l'on reste couché sur le dos, immobile, au fond du néant.